
Culture et Foi

Vol. 12, no 1, janvier 2006

Bulletin d'information du Réseau Culture et Foi

ISSN 1203-617X

Mot de la présidence

par Jean Trudeau, Raymonde Jauvin et Claude Giasson

Vous êtes venus en grand nombre le 26 novembre 2005, attirés par les personnes ressources, attirés par le thème : « *L'eucharistie construit la communauté des croyants* » : *inflation verbale ou réalité profonde* ? Nous remercions Odette Mainville, Guy Lapointe et Richard Guimond pour la profondeur et le sérieux de leur participation, comme nous vous remercions, vous les personnes présentes, pour la qualité de votre écoute et pour votre implication dans les échanges. Ce fut un beau moment de fraternité dans la foi !

En réponse à la question posée, personne n'a soutenu la thèse de l'inflation verbale, de la survalorisation de l'eucharistie dans l'imaginaire catholique. Au contraire, nos trois personnes ressources voient dans l'eucharistie un rite essentiel à la vie de toute communauté de croyants. Mais aucune ne met l'accent sur le vocabulaire sacrificiel expiatoire, tellement utilisé au fil des siècles. Elles voient la célébration eucharistique avant tout comme un mémorial du dernier repas de Jésus avec ses disciples, reproduit à sa demande.

Et dans le mémorial, comme dans le dernier repas lui-même, sont évidemment et mystérieusement présentes sa vie, sa passion, sa mort, sa résurrection... Non pas dans un sacrifice renouvelé pour apaiser la colère toujours renaissante de Dieu, pour rétablir des liens sans cesse brisés entre Lui et la communauté. Mais comme une invitation à réitérer, à mieux vivre notre engagement de disciples et comme un secours pour y parvenir. Dans tout cela, l'initiative première revient à l'Amour... non

au règlement de comptes. Odette Mainville l'a bien fait voir. Guy Lapointe ajoutait une dimension qui donne à réfléchir : dans la célébration eucharistique, la communion au Christ présent dans le pain et le vin ne doit pas occulter la communion au Christ présent dans les autres autour de la table (voir le beau texte d'Augustin).

Ne faudrait-il pas réfléchir encore davantage au rôle de la communauté dans le mémorial du Dernier Repas, aux conditions qu'elle doit remplir pour que ses membres vivent en plénitude la profondeur de l'eucharistie, pour qu'ils atteignent leur véritable dimension de disciples ?

On parle parfois de retour à des communautés à taille humaine, qui font vraiment place à la parole, parole reçue, parole prise... On parle de communautés créatrices qui s'engagent dans le service de la grande communauté des hommes et des femmes... Ces perspectives interrogent notre Réseau : la rencontre du 26 novembre appelle-t-elle un suivi ? Nous y réfléchissons. Que diriez-vous, par exemple, d'un triduum pascal revisité, vécu dans la lumière de notre démarche eucharistique ? Trois jours comme un long mémorial, comme une célébration eucharistique prolongée, comme une invitation à vivre à notre tour la fidélité jusqu'à la mort, dans l'espérance de joie en Dieu le Père ?

Nous chercherons à revivre la Cène du Jeudi Saint dans la lumière de notre démarche amorcée : un repas inséparable de la fidélité jusqu'à la mort qui s'annonce (Vendredi Saint), inséparable de l'espérance de joie en Dieu le Père (Pâques)...

À lire dans ce numéro

- Radicalité du Réseau Culture et Foi, par Michel-M. Campbell.....2
 - Chemins de communion, par Paul Tremblay.....3
 - Synthèse de la rencontre du 26 novembre 2005
L'eucharistie, mémorial du dernier repas de Jésus, par Odette Mainville4
L'eucharistie. De quelques constats et enjeux à la lumière de la situation actuelle, par Guy Lapointe.....7
L'eucharistie menacée, par Richard Guimond 10
-

Radicalité du Réseau Culture et foi

par Michel-M. Campbell

Ce texte de Michel-M. Campbell, professeur à la Faculté de théologie et de science des religions de l'Université de Montréal, est paru dans le nouveau journal web **Sentiersdefoi.info** en date du 9 novembre 2005 (www.sentiersdefoi.info).

« Être un lieu de questionnement critique des systèmes qui enferment et oppriment (dont et surtout le système ecclésial). » Telle était la première des propositions des orientations et du plan d'action du Réseau Culture et foi (RCF) pour les années 2002-2004. Proposition pour le moins décapante et inusitée. Les discours ecclésiaux ont plutôt tendance à questionner certains systèmes oppresseurs qui se trouvent toujours « dans le monde ». Si parfois l'appareil ecclésial pèse, on limite la critique au privé pour proposer une espérance qui risque d'être fuite en avant. Cependant, le RCF a l'avantage d'asseoir son radicalisme sur des analyses articulées de la situation actuelle. Résumons-en à grands traits les principaux éléments formulés par certains de ses membres élus :

- Refus d'une Église « vouée à l'âge d'or » comme aussi refus du « suicide institutionnel que représente la disparition de l'héritage chrétien chez les catholiques francophones du Québec ».
- Prise de conscience de l'autoritarisme centralisateur de Rome et de son caractère plus que jamais clérical.
- Refus de condamner la culture ambiante plutôt que de s'en inspirer dans l'expression de la foi.
- Constat de la difficulté de trouver une parole libre chez les évêques comme chez les agents qui en dépendent.
- Besoin de lieux de parole libres.

Revendiquer le *sensus fidelium*

Car il y a des groupes de chrétiennes et de chrétiens qui revendiquent le *sensus fidelium* et la possibilité de prendre part aux orientations de leurs communautés comme de l'Église universelle. Ils font la promotion d'une théologie dialogale, symétrique de l'inculturation, où l'Église ne se borne pas à convertir la culture de l'autre mais se laisse aussi questionner voire transformer par celle-ci. En corollaire : besoin de surveiller de près la production du discours officiel de l'Église institutionnelle comme ses décisions politiques. Les membres du RCF prennent l'Église assez au sérieux pour en suivre l'évolution concrète (encycliques, synode, nomination d'évêque, etc.). Ce qui est loin d'être toujours le cas pour la majorité des croyants et croyantes, voire des théologiens et théologiennes.

Un réseau qui réagit, forme et informe

En termes concrets, cela se traduit par un style d'intervention particulier. Il s'agit d'un réseau et non d'un mouvement. Au plan international, alliances avec d'autres groupes, comme *We Are Church* ou Les réseaux du parvis. Ici, le RCF collabore avec un grand nombre de groupes alternatifs, jusqu'à héberger sur son site web les pages d'un autre mouvement. Au début, le RCF rêvait d'être constitué d'une série de petits groupes qui s'organiseraient dans chacune des régions du Québec. C'est l'instance nationale qui propose des activités de formation, d'information et d'intervention politique, voire des célébrations liturgiques : journées annuelles sur des questions théologiques de l'heure, pétitions pour réagir à une position du Saint-Siège ou encore au discours d'un évêque. À quoi s'ajoute la publication régulière d'un bulletin et surtout un site web exemplaire.

Vous voulez connaître la pensée de théologiens et de théologiennes critiques, trouver le texte d'une encyclique qui vous rend mal à l'aise ou faire une relecture du dernier synode, consultez le site www.culture-et-foi.com, et vous risquez d'y trouver votre profit.

CULTURE ET FOI

Vol. 12, no 1, janvier 2006

▷ C. P. Les Atriums, B. P. 32095
Montréal, QC H2L 4Y5

▷ Courriel : culture-et-foi@videotron.ca

Renseignements sur les activités régionales

Mauricie-Bois-Francs

Daniel Roy, 819-477-4359

daniel.roy@dr.cgocable.ca

Outaouais-des-deux-rives

Léo Dorais, 613-565-1568

ladorais@cyberus.ca

ONT COLLABORÉ À LA RÉALISATION DE CE BULLETIN : R. Jauvin, C. Giasson, J. Trudeau, M.-M. Campbell, P. Tremblay, O. Mainville, G. Lapointe, R. Guimond, M. Lefrançois, J. Archambault.

SITE INTERNET DU RÉSEAU CULTURE ET FOI : www.culture-et-foi.com

« Chemins de communion »

par Paul Tremblay

Extraits de Par-delà l'automne. Essai sur la vie (Québec, Éditions Anne Sigier, 2005, p. 110-112). Prêtre du diocèse de Chicoutimi, théologien et éducateur, Paul Tremblay s'est particulièrement distingué parmi les professionnels de l'éducation de la foi et de la pastorale. Par-delà l'automne est un livre écrit au creuset de la souffrance. Peu de temps avant sa mort, l'auteur témoigne de son espérance et de sa foi en l'homme et en Dieu.

La route d'Emmaüs. C'est la route de l'eucharistie. L'apôtre Paul faisait un jour la remarque aux chrétiens de Corinthe qu'il ne pouvait pas les féliciter, car, leur expliquait-il, vos assemblées d'eucharistie, « loin de vous faire progresser, vous font du mal » (1Co11.17). Il arrive aujourd'hui encore que les eucharisties nous fassent mal. Elles laissent froids et lassent de plus en plus de croyants qui recherchent un meilleur climat d'intériorité, une prière plus spontanée, une parole plus nourrissante, une action de grâces reliée à toute la vie. Elles demeurent incompréhensibles pour bien des jeunes qui se montrent pourtant ouverts et intéressés à d'autres styles et rythmes de célébration. Maurice Zundel écrivait, il y a plus de cinquante ans : « Alors que des milliers de gens vont se geler pendant des heures pour assister à une compétition sportive, nos églises sont difficiles à remplir parce qu'on s'y ennuie, parce que ce n'est pas une aventure... Ce n'est pas une découverte. Ce n'est pas un jaillissement toujours nouveau... Surtout, ce n'est pas une aventure incroyable qui donne à la vie une saveur inépuisable et qui, chaque jour, fait se lever un monde nouveau »*.

On trouve dans le récit des disciples d'Emmaüs, une sorte de paradigme de ce que pourrait être une eucharistie renouvelée. Il suffirait de suivre de plus près l'aventure des deux disciples sur une route d'éclipse et de lumière retrouvée. Certaines communautés déjà s'y essaient. Cela donne une démarche de célébration en trois temps.

D'abord le premier temps qui est comme une « liturgie des nouvelles ». Il s'agit de rejoindre les croyants sur leur route de la semaine à partir de la question : « De quoi parliez-vous en chemin ? » Quels ont été les faits, les événements, les situations qui les ont marqués au cours des derniers jours ? C'est le moment pour les frères et sœurs réunis dans la foi d'évoquer les drames et les joies de leur vie présente. Cette mise en commun est ponctuée de la prière la plus humble, la plus traditionnelle et la plus vraie qui soit : « *Kyrie eleison*, Seigneur, prends pitié de nous. » [...] Ce que chacun et chacune

portent dans le cœur au début de la célébration, cela devient le terreau bien brassé et fécond qui va sous-tendre les louanges, les actions de grâces et toutes les imprécations de l'assemblée.

Ce premier temps est suivi de la liturgie de la Parole. C'est le temps d'écoute de la parole de Dieu dans la Bible qui vient éclairer, contester, relancer, soutenir la lecture des événements de la vie qui viennent d'être évoqués. Il suffit souvent d'un seul texte, d'une seule page des Évangiles ou de la Bible, une page lue, présentée, contestée, expliquée. Il faut du temps pour que cette lecture suscite une résonance en nous, pour qu'elle nous déloge, pour qu'elle devienne nourrissante. [...] Il faut que s'instaure l'incessant mouvement : de la vie à la Parole et de la Parole à la vie, et que les croyants découvrent que l'Écriture les rejoint dans leur confrontation avec l'existence, la mort, la maladie, l'amour, la violence, la vérité, les ténèbres.

Vient alors le troisième temps, le temps du repas eucharistique. Il se déroule dans le contexte d'une véritable prière d'action de grâces en lien avec les deux temps précédents. Il n'est pas nécessaire que ce troisième temps soit long. Des gestes et des mots brefs parlent plus que des palabres. N'était-ce pas le schéma fondamental des premières assemblées chrétiennes ? Réunis dans la maison d'un frère, ces gens priaient ensemble pour les besoins de toute l'Église, puis ils lisaient l'Écriture et des lettres d'actualité : ce que Paul et les autres apôtres avaient écrit aux diverses communautés. L'eucharistie autour du pain et du vin suivait, sans longueur, Telle fut l'eucharistie vécue par les disciples d'Emmaüs.



* Cité par Emmanuel Latteur, *Les minutes étoilées*, Éditions Anne Sigier, 2001, p. 244-245.

Synthèse de la rencontre du 26 novembre 2005 : « L'eucharistie construit la communauté des croyants » : inflation verbale ou réalité profonde ?

On trouvera la version intégrale des textes sur notre site : www.culture-et-foi.com.
En marge des exposés : extraits des échanges et des périodes de questions.

• L'eucharistie, mémorial du dernier repas de Jésus

par Odette Mainville

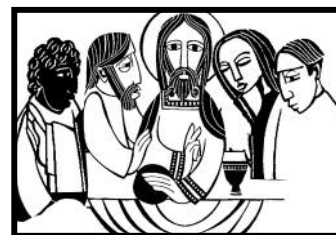
Odette Mainville est professeure en exégèse du Nouveau Testament à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. Elle a abondamment contribué à rendre accessible au grand public les acquis de la recherche biblique. Elle fut coprésidente du Réseau Culture et Foi en 1997-1998.

En 1995, lorsque je présentais mes convictions relativement au repas sacré, il y avait d'énormes réticences, chez les religieux et chez les laïcs. Aujourd'hui la réception est chaleureuse, et j'ai l'occasion de participer à des célébrations d'une richesse inouïe. Je pense que nous en sommes là. Nous avons la théorie, il faut passer à l'action, implanter des pratiques nouvelles dans nos milieux.

J'aime parler de *mémorial* du dernier repas de Jésus.

Mais pour faire mémoire de quelqu'un, il faut le connaître. On a fait la messe pendant des siècles sans trop s'informer sur le personnage qui est à l'origine de cet événement. Dans ce sens, pour régénérer l'eucharistie, il faut d'abord faire de l'évangélisation.

Qu'est-ce qui a amené Jésus à célébrer ce repas, de cette manière, avec ses disciples ? A-t-il voulu inventer un rituel nouveau ? Conférer une valeur nouvelle à un rituel existant ? Que s'est-il passé pour que ce rituel traverse deux mille ans d'histoire et nous revienne aujourd'hui ?



Jésus avant la Cène : réaliser la vision de Dieu sur l'humanité

On dénature le rituel de la Cène si on ne le rattache pas à la personne et à la vie de Jésus.

Lorsque Jésus monte à Jérusalem avec ses disciples pour célébrer la Pâque, il ne s'en vient pas instituer un rite : poursuivant sa mission, il porte son message au cœur de la communauté juive. Il sait ce qui l'attend, car il n'a pas cessé de contester la tradition, la loi et les autorités religieuses, qui, à ses yeux, ont faussé le visage de Dieu.

Il n'y a pas alors, pour les juifs, dichotomie entre loi civile et loi religieuse. Le Temple n'est pas seulement un lieu de prières et de sacrifices, c'est le siège du gouvernement, la banque centrale, la Cour... Les autorités du Temple mènent par la répression et la coercition, en gardant les gens dans le rang.

Jésus, lui, met en pratique ce qu'il trouve dans la Genèse : Dieu a créé les hommes et les femmes égaux, à son image et à sa ressemblance. De toutes les manières, Jésus travaille à promouvoir la dignité humaine. Parmi ses disciples il y a des femmes (à une époque où les femmes se voilent pour sortir...), un zélote (un révolté), un publicain (un juif qui travaille pour les occupants romains), des gens illettrés, ordinaires, sans influence... Malgré les prescriptions religieuses, Jésus s'assoit à table

Faire mémoire, c'est faire vivre. Si on ne parle pas de lui, si on ne fait pas mémoire de ce qu'il était, on va l'oublier. Faire mémoire, c'est terriblement dynamique. On passe notre temps à faire mémoire de lui pour être sûrs qu'on n'oublie pas comment il a été et pour être sûrs de le faire vivre comme il faut. [O. M.]

J'aime beaucoup un vieux prêtre français, Bernard Feillet, qui a écrit un petit livre intitulé l'Errance. Il ne se promène pas avec des formules toutes faites.

Il dit : Jésus, c'est l'homme qui, d'après l'expérience de l'humanité sur des siècles, nous a le mieux traduit les intentions de Dieu.

Il ajoute : je n'ose pas dire qu'il est divin (nous on peut le dire). [R. G.]

avec les pécheurs, il entre en relation avec des catégories sociales rejetées, des marginaux, et même des étrangers. Il va jusqu'à donner en exemple un Samaritain, alors que les Samaritains sont honnis par les juifs, signifiant que l'« orthodoxie » consiste à bien agir.

Jésus met en question une série de rituels, de lois, d'institutions : il redonne sa vraie place au sabbat (le sabbat est là pour les êtres humains, et non pas les être humains pour le sabbat), fait sauter les prescriptions alimentaires qui dressent des barricades entre les êtres humains. Pour Jésus, Dieu donne priorité à la vie. Dieu veut l'amour du prochain, la justice et la charité. Les prophètes – Isaïe, Michée, Osée – l'ont dit : Dieu dédaigne le culte s'il n'est précédé d'un vécu conforme aux attentes de Dieu. Les situations avilissantes, mortifères, sortons-en ! Jésus aime, accueille, défend, guérit, prend position.

Le dernier repas

Le soir du repas, l'atmosphère est tendue. Rappelez-vous : Pierre, quand ils sont encore en Galilée, tire Jésus par la manche pour ne pas aller à Jérusalem. Les disciples craignent de se faire arrêter, peut-être exécuter. Jérusalem est pleine de pèlerins et de soldats. Ils se savent surveillés.

Ils s'apprêtent à célébrer le repas pascal. C'est une coutume chez les juifs, qui rappelle leur délivrance d'Égypte. Ce qui rend ce repas différent ce soir-là, c'est que Jésus sait qu'il va mourir (ses paroles le prouvent). Il est convaincu d'avoir mené le bon combat, mais tout semble s'écrouler. Qu'est-ce qui lui tient le plus à cœur alors ? C'est que les disciples reprennent le flambeau. Et il pose un acte de foi inouï, en essayant de le leur passer, avec des paroles puisées dans la belle imagerie sémitique du corps et du sang.

Dans le monde sémitique, corps n'est pas synonyme de chair (chair soumise à la décomposition) : la dichotomie corps et âme n'existe pas. Le corps, c'est l'être intégral. C'est l'entité personnelle qui se distingue des autres, l'être humain en relation. Le corps comprend les traits physiques *et* psychologiques, l'intelligence, les talents, les qualités, les défauts, tout ce qu'est la personne. Il se construit au fil de l'existence. Quand Jésus dit : « voici, ce pain, c'est mon corps », il présente ce qu'il est. « C'est moi, me voici, voici ce que je suis devenu au cours de ma vie et de mes engagements. » Il dit : « Acceptez-vous de partager ce pain ? Si oui, vous acceptez de prolonger ma personne, mes choix, ma mission, mon destin. Vous prenez à votre charge de mener à bien ce que j'ai commencé à faire, vous souscrivez à ce que j'ai défendu, au visage de Dieu que j'ai présenté, au type de relations humaines que j'ai voulu implanter ». Je pense que c'est cela que Jésus voulait dire à ses disciples, et non pas « voici, veuillez m'adorer s'il vous plaît ».

Jésus parle-t-il de manière symbolique ? « Cela dépasse à la fois l'intention de Jésus et le cadre à l'intérieur duquel lui et ses disciples se trouvent que d'imaginer qu'un changement advient ou était destiné à advenir dans le pain lui-même au moment où il le présente », répond le théologien protestant Gordon Fee. Et le père Boismard écrit : « le pain n'est pas physiquement changé en corps du Christ, mais reste ce qu'il a toujours été : du pain ».

Ensuite, Jésus prend la coupe de vin, la bénit. Le père de famille fait les mêmes gestes lorsqu'il préside le repas pascal.

Pour le peuple de la Bible, la vie de toute créature, c'est son sang (voir l'Exode et le Lévitique). Le sang est le véhicule de la vie. Prendre la

Je crois vraiment à la présence réelle de Jésus dans la célébration, mais pas à en faire une idole dans un morceau de pain. Pourquoi renfermer la personne du Christ dans un morceau de pain ? Je pense qu'on pourrait oublier le mot transsubstantiation et que ça ne fera de mal à personne. [O. M.]

coupe et dire « voici, c'est mon sang » ne relève donc pas du cannibalisme. Cela signifie : « c'est ma vie. Voulez-vous communier à ma vie ? ». Essayons de perdre de vue l'idée du sacrifice sanglant, pour voir là une source de vie. François Varone, dans *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, présente cela de façon merveilleuse. Jésus n'invite pas à manger sa chair et à boire son sang, mais à partager le genre de vie qu'il a vécu, à prolonger sa mission.

Prendre le relais

Mais les disciples avaient tellement peur que, lorsque le danger va se manifester, ils vont disparaître, se sauver. (On les comprend. À l'époque, quand un personnage séditieux était arrêté, il était exécuté, et avec lui tous ceux qui étaient susceptibles de faire renaître le mouvement.) C'est pourquoi je ne crois pas qu'ils aient entièrement compris ce que Jésus leur demandait. Jésus dit néanmoins : « Vous ferez cela en mémoire de moi ». Vous répétez ce qui s'est passé ici.

Je pense qu'ils ne l'auraient pas fait s'il n'y avait pas eu un après : la résurrection. Personne n'aurait entendu parler de Jésus au bout de quelques décennies si Dieu ne l'avait pas rendu à la vie et ne l'avait pas fait se manifester à ceux qui l'ont accompagné. « Pourquoi, mais pourquoi Dieu a-t-il ressuscité Jésus ? », se demandent les disciples lorsqu'ils se réunissent. Ils en viennent à ceci : Dieu donne raison à Jésus, il se reconnaît dans ce que Jésus a fait. On ne peut donc faire autrement que de marcher à la suite de Jésus pour faire vivre ses options (et on cesse d'obéir aux autorités juives).

Comment se rappeler Jésus, sinon en refaisant ce qu'il a fait ? Le mémorial est le lieu de rassemblement par excellence, où on se redit qui a été Jésus, et ce qu'on veut faire pour continuer sa mission. Faire mémoire, c'est se rappeler, mais aussi faire advenir, faire vivre. Le mémorial devient lieu d'engagement.

On s'en tire à bon marché si on se contente d'adorer, sans plus y penser le reste de la semaine. Il est plus exigeant de se redemander, chaque fois qu'on vient partager le pain et le vin : qu'est-ce que Jésus a voulu, et comment est-ce que je peux assumer ses engagements ?

Si on revient à la nature de ce qu'a été le dernier repas de Jésus, la question du sacerdoce est réglée. Bien sûr, les célébrations ne peuvent pas se dérouler n'importe comment. La question des ministères, la question des charismes sont sérieuses. On ne s'improvise pas président d'assemblée. Mais qui dit qu'il faut que ce soit une personne spécialisée ou ordonnée ? Si, au cœur de mon engagement, j'ai le goût de me rassembler avec des gens, et de faire mémoire du dernier repas du Christ, pour me rappeler ce qu'il a fait, et alimenter, régénérer mes engagements, qui peut m'empêcher de le faire ? L'heure n'est plus à se demander si on doit le faire. Si on veut une communauté, si on veut continuer à prolonger la mission de Jésus parmi nous, eh bien il faut prendre des initiatives.

Pour que ça renaisse, que ça se régénère, c'est au sein de communautés comme celle que nous formons aujourd'hui qu'il faut prendre des initiatives, prendre le risque de la dissidence, inventer d'autres formes de célébration, former des gens pour la présidence de l'eucharistie, pas forcément des gens ordonnés, mais des gens qui ont un charisme pour le faire.

Sinon, qui va le faire ? Si on n'est pas mûr pour ça, quand le serons-nous ? Il ne faut pas attendre que tous ceux qui croient que c'est possible soient morts, nous ne sommes pas jeunes ici.

Il faut éduquer, et si on se fait taper sur les doigts, tant pis. [O. M.]

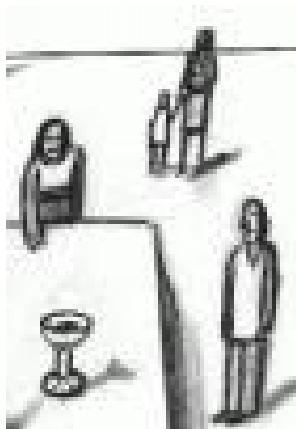


Dans les chapitres 1 à 10 de la Première Lettre aux Corinthiens, Paul décrit les vices de la communauté. Pourtant, dans le chapitre 11, il ne leur dit pas : ne participez pas au repas sacré, mais : faites-le dignement. L'exclusion ne porte pas sur leurs défaillances externes. Là où Paul s'en prend aux gens, c'est sur la façon dont les riches humilient les pauvres à l'intérieur de la façon de célébrer. Donc l'exclusion à partir de l'orientation sexuelle, du divorce, de ci, de ça, on devrait régler ça, et regarder la manière de faire le repas. Paul ne dit pas : ne faites pas le rassemblement, mais faites-le comme du monde. [O. M.]

• L'eucharistie. De quelques constats et enjeux à la lumière de la situation actuelle

par Guy Lapointe

Guy Lapointe, o. p., est professeur honoraire de la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal, éditeur en chef de la revue Liturgie, foi et culture et directeur du Centre culturel chrétien de Montréal.



– Dans les paroisses on ne voit pas la communauté. Le prêtre est toujours en avant. Il y a beaucoup de distance, encore aujourd'hui. Deuxièmement, au moment où je m'avance pour communier, sans désir et sans plaisir, le prêtre me dit : le corps du Christ. Je m'en retourne à ma place tout aussi esseulée dans ce groupe [...] J'ai demandé : vous ne pourriez pas arranger ça un peu mieux ? Mon curé m'a dit : vas-tu commencer à refaire l'ordinaire de la messe ? C'est pas toi qui es curé, c'est moi. [Une participante]

– Pourtant, dans le rituel romain, il y a beaucoup de liberté. Il faut enseigner aux gens à avoir une approche de la ritualité qui ne soit pas enfermante. La ritualité est un cadre nécessaire, qui est capable de nous garder une mémoire de la tradition. Mais ce dont nous avons le plus besoin aujourd'hui, c'est d'artistes, de poètes. [G. L.]

L'eucharistie est un repas de groupe en mémoire de Jésus, un repas qui engendre le groupe comme tel, lui inspirant, en outre, le sens de son existence communautaire. Mon exposé aurait pu s'intituler : *Retrouver l'âme de l'eucharistie comme lieu communautaire.*

Dans son livre *Casseroles, amour et crises* (Paris, Armand Colin, 2005), le sociologue Jean-Claude Kaufmann tente de montrer que la table est le petit théâtre des familles, une épreuve de vérité qui dit l'état exact des relations conjugales et parentales : le repas est une mise en scène de la famille. Le film *Le Festin de Babette* est aussi une mise en scène, le théâtre d'une communauté, et le repas préparé par Babette est une sorte de refondation de cette communauté.

Ce film et ce livre parlent, sans le dire, du repas eucharistique. L'eucharistie chrétienne n'a-t-elle pas été, au cours de l'histoire, la mise en scène de la communauté, de l'Église ? En saisissons-nous les enjeux aujourd'hui, où trop souvent la mise-ensemble autour de la table n'a pas lieu ? Ou bien arrive-t-il qu'on sorte du repas eucharistique davantage marqué par les liens de famille et convaincu que notre identité de foi commune s'y joue ?

En lançant l'invitation « À Table ! », Vatican II a voulu redonner à l'eucharistie sa place centrale dans la vie de foi. Il nous a invités à retrouver la table pour partager la Parole et nos paroles, un peu de pain et un peu de vin qui nous renvoient au souci de partage dans nos vies et dans nos engagements. On sentait comme un souffle nouveau dans les célébrations. Mais la famille s'est dispersée, elle a quitté la table. Les personnes qui ont continué une pratique fréquente des dimanches le font trop souvent à titre individuel. La dimension communautaire est affaiblie, les célébrations liturgiques ne sont plus socialement en interaction avec les milieux.

Il s'agit moins d'une crise du croire, que d'une crise du croire-ensemble. Et j'ajouterais : de signifier ensemble la foi à travers une multiplicité d'itinéraires personnels. Beaucoup de nos contemporains mènent une véritable quête spirituelle, mais participent rarement à l'eucharistie. Ils n'ont pas le goût d'entrer dans une vie de communauté structurée dans laquelle ils ne voient plus de sens.

Le retour à la pratique de l'adoration eucharistique risque de contourner les défis rencontrés dans la pratique de la table eucharistique. La vénération eucharistique (qui ramène la participation active au fait de voir et de regarder l'hostie) a toujours certes été présente, mais elle est devenue disproportionnée dans les moments où le partage de l'eucharistie était mis en veilleuse.

Quelques constats

On remplit les églises avec des événements – concerts, lectures, Depardieu lisant les *Confessions* de saint Augustin – où la recherche

d'intériorité et d'espace poétique est perceptible. Pourquoi ces espaces spirituels attirent-ils autant de monde, jeunes et vieux, et nos célébrations liturgiques, surtout eucharistiques, si peu ?

La pièce *Cérémonials*, de la scénariste Brigitte Poupart, nous fait assister, *Prions en Église en mains*, à une dernière messe célébrée dans une église qu'on vient de vendre pour la convertir en condominiums. C'est une caricature assez juste je crois, qui montre ceci : lorsque la dimension poétique s'absente au profit du seul souci d'accomplir le rituel officiel, l'insignifiance gagne les célébrations et tout peut devenir un long malentendu.

Dans la revue *Liturgie, foi et culture* (no 182, été 2005), quatre jeunes croyants préoccupés par l'avenir de la foi répondent à la question suivante : où sont les jeunes le dimanche ? Ils bloguent (ils tissent des liens), répond l'un. Autre réponse : ils dorment, font l'épicerie, le ménage, du sport et bien d'autres activités, sauf d'aller à la messe ; il est urgent pour l'avenir des célébrations de redécouvrir le sens de la communauté, d'abattre le mur d'individualisme généralisé, de passer du « je » au « nous » et de sortir de notre mentalité de consommateurs-spectateurs. Un troisième explique : on va à la messe mais pas tous les dimanches. Les jeunes n'aiment pas prendre des engagements fermes qui imposent un horaire régulier. Mais ils ont besoin de moments de paix de l'esprit et ils en recherchent, pourvu que ce soit signifiant. Enfin, un jeune couple a répondu : le rassemblement dominical des adultes est une dimension culturelle à laquelle les jeunes ne communient pas. La pratique dominicale et les assemblées semblent archaïques ; l'eucharistie n'est plus une action de grâce.

Quelques enjeux

1. L'eucharistie, on la prépare, mais elle reste un acte que nous créons en la vivant. Nous avons à découvrir que la liturgie n'est pas d'abord de l'ordre du besoin, mais de l'ordre du désir, de l'espace poétique, de la « perte de temps », une perte de temps plus-que-nécessaire pour donner sens à l'expérience de foi et à sa dimension humaine. L'eucharistie existe à condition d'être un espace signifiant. Autrement on la déserte.

La Dernière Cène fonde la structure fondamentale de l'eucharistie ou de la liturgie.

a. Les disciples sont dispersés, incertains, en crise. C'est la situation que nous vivons et ressentons dans nos communautés. L'hospitalité eucharistique se vit dans ce contexte.

b. Le partage de la Parole et du pain. Il est urgent de raconter et encore raconter notre histoire pour refaire la communauté, réinvestir la socialité et le désir.

c. L'envoi, pour nous rappeler qu'il importe de refaire le geste, de recommencer l'expérience. Refaire le geste comme un temps rassembleur, comme un geste hospitalier...

L'enjeu de tout rituel, c'est le passage de la fonction sociale à l'expérience de communion. Dans la *Première Lettre aux Corinthiens* (11, 17-34), Paul explique « comment ne pas célébrer l'eucharistie » et ce qu'est vraiment l'eucharistie. « Ce n'est pas le repas du Seigneur que vous prenez », clame-t-il. « Vos messes n'en sont pas ! », traduit Olivette Genest (« De la Cène de Jésus à l'eucharistie des chrétiens », dans Jean-Guy Nadeau, dir. *La liturgie, mise en scène ou entracte ?* Montréal, Novalis, 2004, p. 35 ss). Du repas individualiste et égocentrique où

Je rêve qu'on ait un endroit, quelque part, où on invite les gens, en disant : venez, on va se rassembler et on va se parler. Et on va peut-être faire quelque chose de gentil, qui va nous aider à vivre ensemble.

Récemment, lors de funérailles, dans une église, les gens offraient leurs condoléances à la famille. [...] Nous avons commencé la célébration trois quarts d'heure après l'heure convenue. Les gens se retrouvaient, se parlaient, parlaient du défunt. Ça a été formidable. La suite, après, avait du sens.

Ça fait longtemps que je pense que « communauté chrétienne », sur nos feuillets paroissiaux, ça ne veut pas dire grand-chose. Je pense que c'est l'assemblée qui est prédominante, et le reste va venir. [R. G.]

– C'est un paradoxe de l'œcuménisme : Rome admet un seul baptême, mais pas l'intercommunion. Je ne comprends pas ce blocage. [G. L.]

– Le mémorial appartient aux chrétiens. Si on prétend que la formule catholique est la formule pour faire le mémorial, on est mal pris. Dans les communautés et les groupes, il faut que la célébration prenne des couleurs locales. Il faut que la liturgie soit incarnée, enracinée dans notre vie, prolongée dans notre vie. L'intercommunion, dans une communauté : ça peut être magnifique. Ne restons pas figés dans une seule manière de faire. [O. M.]

Le Notre Père, ça ne s'apprend pas à l'école, ça s'apprend à l'entendre dans l'assemblée le dimanche, et tout à coup l'enfant le sait, parce qu'il l'a entendu, et, c'est le cas de le dire, il le sait par cœur. [G. L.]

Il est tout aussi valable de revenir à la période néo-testamentaire, où les choses ont pris racine, que de canoniser une époque.

Dans son langage, une époque a dit où elle était rendue...

« Un dogme, ça pointe vers », disait un professeur. Le dogme est d'une époque, il dit où on en était à ce moment-là, avec les connaissances qu'on avait.

Maintenant, ayons le courage de l'ouvrir et de continuer à le faire travailler ! [O. M.]

Quand on commence à gratter, on s'aperçoit qu'il y a partout des groupes qui n'attendent pas l'autorisation [de célébrer]. À un moment donné, ça va lever.

Et moi j'espère beaucoup que finalement naisse une nouvelle Église de cela. Il y a une forme qui est en train de mourir, mais c'est régénérant de penser qu'il y a des groupes, partout.

La pratique précède la théorie. J'espère que la théorie va suivre un jour. [O. M.]

chacun se gave à son rythme, au mépris du besoin des autres, Paul demande qu'on passe à un repas collectif, commun, partagé dans l'attention aux frères et sœurs et dans un but autre que de satisfaire son appétit biologique, ou de satisfaire le précepte... L'eucharistie, mémoire de la Cène est affaire de repas, de manger-ensemble. La foi est corporelle; le plus spirituel est dans le plus corporel.

2. Dans la Cène, qu'on ne répète jamais puisqu'elle fut un geste réalisé une fois pour toutes (on fait *mémoire* de la Cène), se joue l'événement unique de la mort-résurrection de Jésus, irréductible à l'eucharistie postérieure, avec son caractère sacrificiel, au sens de l'offrande de sa vie. C'est l'alliance nouvelle. Mais la Cène contient l'injonction de sa reproduction, et ce que nous pouvons reproduire est dans le manger-ensemble, avec son caractère communautaire, collectif.

3. Un des enjeux est de retrouver des groupes de base capables de se mettre autour de la table pour écouter, partager, se souvenir et orienter les actions de vie. Non plus seulement regarder la table en avant de l'assemblée, même proche, sans jamais l'entourer, mais retrouver l'assemblée autour de la table avec une parole et des gestes de communion simples, modestes mais significatifs.

4. Il faudrait faire une relecture des rites eucharistiques, et des attitudes. On a réduit le sens de la Parole à la seule écoute, et non au partage. Une des réductions les plus sensibles concerne la présence du Christ. On l'a réduite au seul pain. Cela rétrécit l'expérience de la communion : comme si le partage du pain eucharistique nous faisait oublier la communion avec les autres. Saint Augustin disait : « Si vous êtes le corps du Christ et ses membres, c'est le sacrement de ce que vous êtes qui est déposé sur la table du Seigneur; c'est le sacrement de ce que vous êtes que vous recevez » (Sermon 27).

5. Au sujet de la structure de la Cène : au départ, il y a la dispersion... On a toujours pensé l'eucharistie, la messe, à partir des territoires, qui d'une certaine façon refermaient la communauté sur elle-même. Il y aurait un renversement à opérer : ne faudrait-il pas penser l'assemblée eucharistique comme première dans l'expression de foi, penser que c'est plutôt à partir de cette assemblée que va naître une mentalité, un esprit de communauté ? Car seule l'assemblée réunit, et la communauté est toujours, maintenant, dispersée aux quatre coins de la ville et aux quatre coins des solidarités et des engagements de toutes sortes. Ce renversement rejoint l'expérience des premières générations chrétiennes, qui se rassemblaient le dimanche puis se dispersaient. La communauté est toujours dispersée dans ses actions. D'où l'importance de moments de rassemblement pour se retrouver à table...

Conclusion

Je laisse ces constats et enjeux à votre réflexion. L'eucharistie est une expérience, un mystère tellement riche que nous ne pouvons l'aborder que par des approches successives. Elle est d'abord une action, une pratique. Et c'est sur la qualité de nos pratiques que nous devons travailler. Mais une chose me paraît assez évidente : il est urgent de retrouver l'âme de l'eucharistie, de retrouver le désir et le plaisir de se mettre à table. À nous d'agir en conséquence et de retrouver aussi des solidarités et une qualité de communion dans notre expérience de foi commune.

• L'eucharistie menacée

par Richard Guimond

Richard Guimond, o. p., fut l'un des membres fondateurs du Réseau Culture et Foi. Il prêche et anime des sessions de liturgie et de ressourcement. Depuis des années, il réalise l'émission Messe sur le monde (d'abord à Radio-Canada, puis à Radio Ville-Marie).

Mon sujet est un peu triste, mais certaines réalités deviennent moins tristes si on essaie de s'en sortir. Je pars de *l'Appel au synode des évêques de l'Église catholique romaine sur l'eucharistie* publié en octobre 2005 par le mouvement européen « Nous sommes aussi l'Église » [NSAE]. Des questions importantes y sont soulevées. J'en retiens deux : la messe comme *sacrifice* du Christ et la *transsubstantiation*. Quand j'ai dit à la radio que ces deux mots-là devraient disparaître, j'ai reçu beaucoup de protestations. Mais il y a des sujets sur lesquels il faut revenir.

Les membres de « Nous sommes l'Église » se disent déçus de la raideur doctrinale et de la faible sensibilité pastorale qui se manifestent dans la lettre encyclique de Jean-Paul II intitulée *L'Église et l'eucharistie* (avril 2003) et dans les instruments de travail préliminaires au synode : ces documents tendent à définir, à ordonner. On agit donc à la manière du concile de Trente, plutôt que de Vatican II, qui nous oriente plus vers l'éclairage et la compréhension.

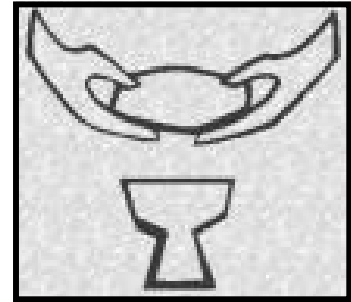
Le sacrifice

Plutôt que sur le mémorial du Christ (une voie tellement riche), *l'Instrument de travail* met l'accent sur le sacrifice de la croix, le sacrifice de l'autel, le sacrifice de la messe. Mais le Dieu dont il s'agit quand on parle ainsi – un Dieu blessé qui demanderait réparation des offenses commises contre lui – n'est certes pas le Dieu de Jésus. Beaucoup de croyants ne peuvent que vouloir la mort de Jésus sur la croix puisqu'on leur a dit qu'il faut cela pour apaiser le courroux de Dieu. Entre nous, c'est d'un Dieu païen qu'il est question : il s'agit de rachat, de rédemption, de paiement, de satisfaction... Il faut « payer pour »... Le salut est gratuit, mais il faudrait payer !

Nous sommes libérés non par satisfaction, mais par révélation, écrit François Varone dans *Ce Dieu censé aimer la souffrance* : révélation d'un chemin de vie en vérité, parcouru et illustré par Jésus, le chemin de l'Évangile, chemin de création d'espérance *pour tous*, une création d'espérance qui se déroule selon le chemin où nous marchons, dans la plus totale gratuité.

Nos comportements n'ont pas pour but de nous mériter le salut. Nous avons beaucoup dit : je dois faire mon salut. Pourtant, nous sommes des invités, nous sommes de la noce, et notre bonheur est de vivre en sauvés. Parfois, il serait intéressant de dire, non pas « je fais ceci *pour* gagner mon ciel », mais « je fais ceci *parce que* mon ciel est gagné ».

Avec un groupe, je suis en train de lire *Ce que je crois. En quête d'un Dieu digne de foi* (tous les dieux ne sont pas dignes de foi !), de la bénédictine américaine Joan Chittister. Cette féministe convaincue a participé à une rencontre à laquelle le Vatican ne voulait pas qu'elle se



Dans l'Exode, chaque année, on dresse un autel, qui symbolise la présence de Dieu. On immole un taureau, dont on met le sang dans deux contenants, puis on en verse une partie sur l'autel, une partie sur le peuple. On rétablit ainsi l'alliance avec Dieu, que le peuple a brisée tout au long de l'année par ses manquements. On rétablit dans le sang, c'est-à-dire dans la vie.

Ce qui sauve, ce ne sont pas les souffrances de l'animal. On l'immole pour prendre son sang, parce que dans le sang passe la vie.

Alors, quand on parle de nouvelle alliance dans le sang de Jésus, il faut penser « nouvelle alliance dans la vie de Jésus ». C'est pour cela qu'on n'a plus besoin de sacrifices pour rétablir l'alliance entre Dieu et l'humanité. À travers Jésus, en Jésus, dans ce sacrifice de la nouvelle alliance, nous sommes « en affaires » avec Dieu une fois pour toutes. C'est pour cela qu'il faut retourner à Jésus, pour connaître ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, ce qu'il a attendu de nous. [O. M.]

La raison veut saisir et comprendre. Le drame, c'est que parfois on s'est arrêté à un moment de notre histoire, de notre culture. On reprend les mêmes formules.

Le rapport à la tradition est important, mais le rapport à l'intelligence l'est tout autant : il faut chercher... [G. L.]

– Il faut faire un travail de reconstruction et de réévangélisation. C'est vrai, ce que dit Richard [Guimond], on entend toutes sortes de choses, et on ne sait plus par quel bout prendre cela. C'est incroyable, l'ignorance ! Par contre, dans les communautés, dans les groupes populaires, les gens sont avides de recevoir. Il faut leur présenter Jésus, le leur faire connaître, avant d'en faire mémoire et de le célébrer. [O. M.]

– J'apporterais une nuance. La difficulté, c'est de faire des célébrations pour tous les niveaux de gens, d'être capable d'amener la foi à son niveau poétique. Au fond, toutes nos liturgies, c'est une distance que l'on prend par rapport à la vie. Le drame, c'est quand la distance est trop grande et que les gens décrochent parce que ça n'a plus rien à voir avec la vie. C'est là qu'est l'enjeu : que l'expérience soit assez forte pour nous renvoyer à nos actions, pour nous renvoyer à la vie. [G. L.]

– Oui ! La catéchèse, l'évangélisation et la célébration dans une espèce de simultanéité ! Il y a une interaction. On apprend, on célèbre; dans la célébration, on apprend. Oui, je pense que je le constate. [O. M.]

rende, après que les sœurs de sa communauté eurent voté pour qu'elle y aille. Elle cite Anselme de Canterbury, qui enseignait que les humains avaient péché contre Dieu : « il fallait donc quelqu'un qui fût de la classe de Dieu pour donner satisfaction de ces péchés. Le fils de Dieu mourrait pour expier ce que les humains ne sauraient racheter par eux-mêmes ». Non, écrit Joan Chittister. Jésus est venu pour nous donner le goût de la vraie vie; en lui, Dieu voulait offrir un modèle de vie, de sa vie au milieu de nous, modèle que n'a pu accepter un monde plongé dans la cupidité, la concurrence, l'oppression et l'institutionnalisme. Jésus souffre parce que *les humains* l'ont voulu.

Jésus est venu aimer des gens, repousser les limites d'un système pour lui rendre tout son potentiel et répondre radicalement au dessein de Dieu, et les gens se sont retournés contre lui : il a rencontré la passion douloureuse. Cela nous arrive aussi, commente Chittister. On ne peut pas être passionné de la vie sans avoir, à un moment donné, à faire face à une non-acceptation, à des jugements, à des refus.

Il y a des choses que nous avons malheureusement enseignées et qui ont été trop bien retenues. Dans les courriels que j'ai reçus après mon émission de radio, on disait : « l'eucharistie est vraiment le sacrifice expiatoire et salvifique qui renferme aussi la Résurrection ». « La messe est d'abord et avant tout un sacrifice, le renouvellement du sacrifice de la croix. Il y a bien transsubstantiation, bien que le père Guimond n'aime pas ce terme. » « Nous gardons la sainte présence dans nos églises principalement pour l'adoration [à l'origine, c'était pour les malades], Jésus est si seul. »

On ne sait pas trop quoi faire en entendant ces discours. C'est peut-être en célébrant mieux le mémorial qu'on va pouvoir avancer. « Nous sommes l'Église » a proposé au synode de mettre en relief comme points clés de l'eucharistie un certain nombre de réalités. D'abord la convivialité, importante pour la célébration du mémorial. La fraternité qui nous unit, et dont le Christ est le ciment. La méditation de la parole, avec le temps de la digérer. L'annonce du salut qui vient de Dieu (ne retournons pas, de grâce, à nos anciens esclavages, comme le dit la *Lettre aux Galates*). Le partage du pain rompu et l'engagement pour la justice dans le monde. Ces souhaits permettent de vivre la célébration eucharistique avec beaucoup de présence au monde et avec beaucoup de respect.

J'ai connu une famille qui avait décidé qu'à certains repas il y aurait un débat entre les enfants. Une autre famille prévoyait un temps de lecture durant certains repas, et les enfants étaient appelés à choisir les livres. Ce genre de chose nourrit une conversation. Il y a d'autres possibilités. Nos expériences de repas pourraient servir dans les repas de fraternité (sujet d'un livre paru l'année dernière).

La transsubstantiation

Donc, je pense qu'il y a quelque chose à revoir dans le sacrifice. Et la transsubstantiation : comment traiter ce dogme ? Jean-Paul II l'énonce comme un grand acte de foi, mais il fait référence à Thomas d'Aquin, qui manifestait des réserves à l'égard de certains dogmes. Cela peut nous encourager. Simone Weil avait fait des choix dans les dogmes. On a le droit de chercher, et on n'est pas obligé de mettre tout sur le même pied. Sur la transsubstantiation, NSAE rappelle un passage de l'accord œcuménique de Lima (1981) : « la convergence dans l'affirmation de la présence, tout en maintenant la liberté dans l'explication du comment ».

Il peut y avoir différentes approches. Ce qui compte, c'est la présence du Christ, portée par un fort symbole, et par le rite. Et sa présence spirituelle dans les membres de l'assemblée. C'est déjà beaucoup de professer la présence du Christ ressuscité. Nous avons droit à une pleine liberté philosophique et théologique à l'égard de ces mystères. Les Écritures, d'ailleurs, n'expliquent pas le mode de cette présence. Dans la tradition des rabbins, il n'y a pas de dogmes. Ils prennent le temps de partager sur ce que leur dit leur Dieu, la manière dont ils le voient, et il paraît qu'il y a de bonnes convergences. C'est une autre manière, et je trouve qu'elle n'est pas mauvaise.

Alors je souhaite la grâce de la vigilance, en raison de certaines formes de dévotion dans le culte eucharistique. Actuellement, il y a des personnes qui n'y vont pas de main morte dans les adorations, dans les processions... Qui sacralisent l'eucharistie jusqu'à en faire une idole. Et on peut s'inquiéter de ce qui se dit dans les heures d'adoration préparées par différents groupes. Si on veut que nos adorations aient du sens, n'oublions pas, de grâce, la Dernière Cène. Mais il y a des activités plus pertinentes, plus proches de la vie, des témoignages, des réflexions, des manières de vivre.

Le dépassement du sacrifice

L'eucharistie, en suscitant un émerveillement, nous amène à nous engager, à vivre des conversions. Il s'agit de reprendre la manière dont Jésus a vécu parmi nous. D'avoir une passion de la vie. Comme l'écrit Michel Gourgues, on est autant sauvé par les repas qu'a pris Jésus que par la Passion douloureuse. La souffrance fait partie d'un engagement sérieux, mais le Vendredi saint n'est pas dénué d'espérance.

Le sacrifice est comme dépassé dans l'eucharistie. Il évolue inévitablement dans le sens de l'intériorisation et devient parole de louange à mesure que celui qui l'offre prend conscience de la transcendance de Dieu et de sa bienveillance. Alors l'eucharistie culmine dans l'admiration et la joie, dans une attention qui occupe tout l'être, dans le don de soi. « Dieu, c'est quand on s'émerveille », a dit Maurice Zundel. Pas quand on a peur. L'ambiance de l'eucharistie doit être une ambiance de louange, d'action de grâce, qui nous conduit à changer des comportements et à nous engager au nom d'un projet qui est passionnant, à nous tourner vers Dieu et à remettre nos vies entre ses mains.

Mais surtout, l'eucharistie nous invite à regarder Dieu et ce qu'il fait par son Fils, la manière très concrète dont son Fils nous a illustré les intentions et les priorités de Dieu. Elle nous invite à rejoindre Jésus dans les sentiments les plus hauts qu'il a connus dans sa Pâque. Ça fait partie de son projet. Bénissant le Père, nous rejoignons Jésus dans son eucharistie. Comme pour Jésus, la forme que revêt finalement notre sacrifice dans la messe, c'est l'eucharistie. Car ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés le premier et qui continue de le faire.

– Jésus, chez les premiers chrétiens, on le sentait toujours présent. On l'attendait, mais plus que ça, on sentait au sein de la communauté cette force, cette présence, qui faisait qu'il y avait un levain. Il se passait quelque chose, encore plus que lorsque Jésus était là. C'est là qu'on en arrive à dire qu'il a répandu son souffle, son Esprit. Il est absent, mais il est présent par la force de son souffle. Raymond Brown disait que l'Esprit, c'est Jésus qui est présent pendant qu'il est absent. [O. M.]

– Ce souffle, au fond, traverse le temps, nous traverse dans notre foi et nous atteint jusqu'à aujourd'hui. C'est de ce souffle que nous vivons et que nous construisons l'avenir. C'est ce souffle qu'il faut être capable de reprendre pour nous. Nous avons une conception trop rigide de la Trinité. Je pense qu'il faut mettre là-dessus quelque chose qui est de l'ordre de la vie et de l'affectif dans la Trinité. [G. L.]

Très tôt, dans les générations qui ont suivi la première communauté, la foi chrétienne s'est transportée d'un milieu rural et ensuite d'un milieu sémitique, pour s'en aller dans la grande culture grecque. Ces gens-là ont été assez intelligents pour trouver dans leur culture, dans leur conceptualité et dans l'avancement de leur science des mots pour dire leur foi. La foi n'est pas morte en arrivant dans un monde qui était complètement différent de celui où elle est née, ils ont trouvé des mots pour la dire (de là découlent la patristique, les périodes dogmatiques...). Mais est-ce que nous allons canoniser une époque, ou allons-nous continuer à évoluer ? Les sciences humaines nous ont beaucoup éclairés. Ayons le même cran, le même courage, pour trouver encore dans nos ressources des mots pour dire notre foi. [O. M.]
